

Célèbre pour ses carnets de voyage abordant des questions géopolitiques sous l'angle du quotidien, le bédéiste Guy Delisle est mis à l'honneur au FIFDH, à Genève. Rencontre

PYONGYANG – MEYRIN

CHLOÉ BERTHET

FIFDH ▶ Shenzhen, Pyongyang, Rangoon, Jérusalem: à la liste des villes soumises à l'œil sagace et rieur du bédéiste Guy Delisle, il faudra désormais ajouter Meyrin. Répondant à la triple invitation du FIFDH, de la commune genevoise et de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration (ESBDI), l'auteur du *Guide du mauvais père* vient d'animer un workshop dans la cité satellite. C'était sous la neige, en janvier et février dernier, au jardin alpin.

Si le Québécois a longtemps enseigné le dessin animé, son premier métier, il n'est pas un habitué de l'exercice pour la bande dessinée. En plus des questions d'écriture et de la présentation de sa pratique, il a tenu à aborder avec les étudiants le sujet de la précarité du métier d'au-

va vivre de la bande dessinée. Il y a eu toute une vague de romans graphiques et de récits de voyage à une époque, et j'ai eu la chance d'avoir un succès avec *Pyongyang*. Du coup, je me suis concentré là-dessus et ça s'est confirmé. Maintenant, je fais partie des *happy few* qui en vivent, mais tous mes premiers livres ont été réalisés gratuitement.»

Décalage culturel

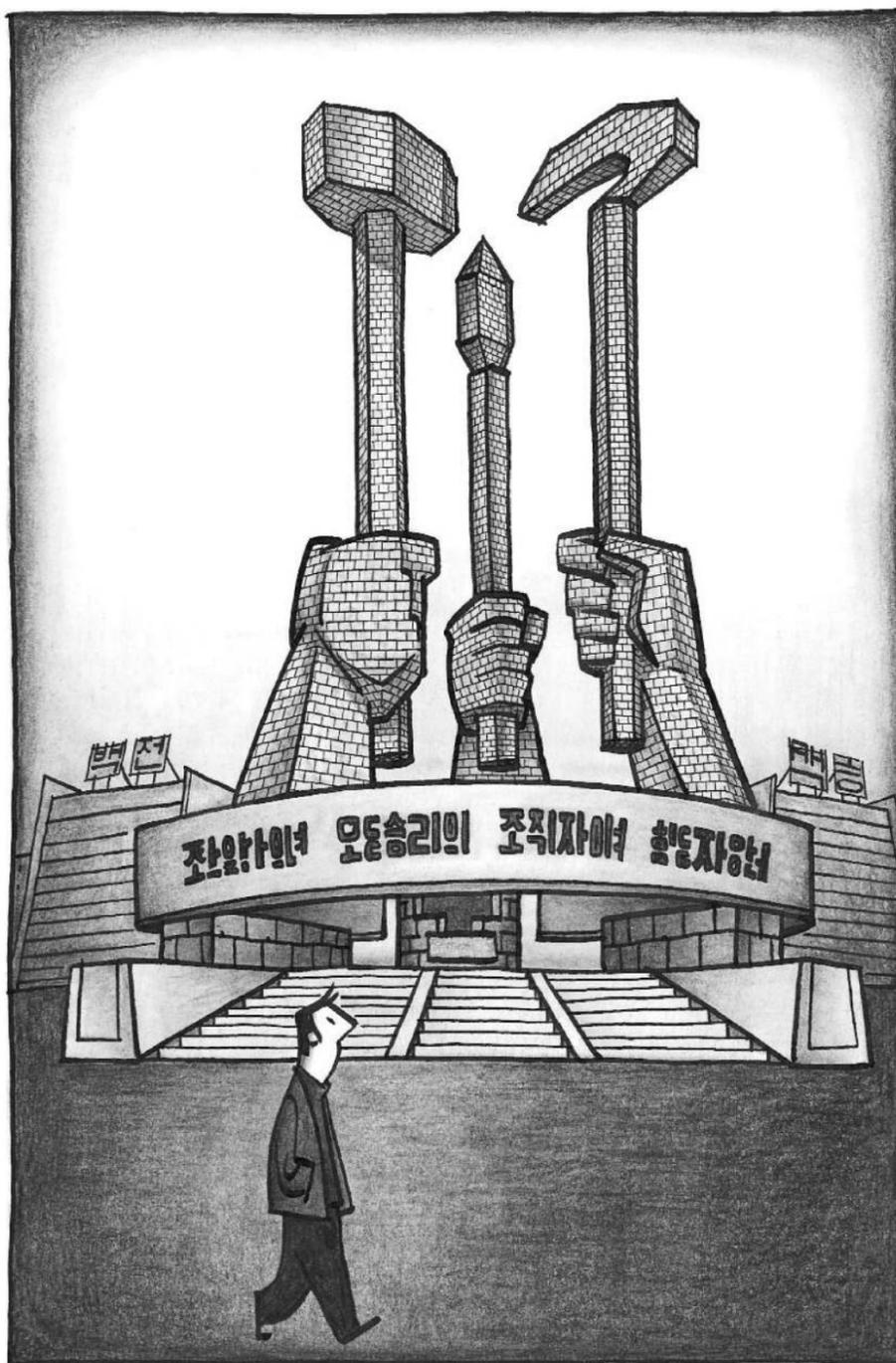
Les résultats des deux semaines meyrinoises sont exposés au jardin alpin et dans la cour de la Maison communale de Plainpalais, lieu central du FIFDH. Une édition papier est également prévue. Seize participants, autant d'univers graphiques et de possibilités de concevoir le reportage BD. «C'est très réussi, ça me plaît beaucoup!» Parmi les thèmes investigués par les étudiants: un célèbre chat à trois pattes, l'écoquartier des Vergers, l'intégration de femmes migrantes, la quête d'un edelweiss...

Et lui? Son plaisir manifeste à expérimenter le décalage culturel a-t-il été assouvi à Meyrin? Il évoque les bars d'immeubles des années 1960 tournés vers l'aéroport: «À l'époque, pouvoir observer les deux avions par jour qui devaient décoller, c'était sûrement le top du modernisme. Mais aujourd'hui, vivre sous un aéroport, c'est cauchemardesque. J'imagine bien une séquence BD qui montrerait l'évolution tous les vingt-cinq ans.»

Le fil rouge de la liberté

Si Guy Delisle n'a jamais explicitement thématiqué le sujet, les questions relatives aux droits humains imprègnent nombre de ses ouvrages les plus connus. Des dictatures nord-coréennes et birmanes (*Pyongyang*, *Chroniques birmanes*) au récit d'un otage attaché trois mois à un radiateur (*S'enfuir*), en passant par le conflit israélo-palestinien (*Chroniques de Jérusalem*), un fil rouge se dégage: la liberté. Ou plutôt, l'inégal accès des uns et des autres à la liberté.

A ce titre, la Corée du Nord reste pour lui un séjour à part. Il



Pyongyang (2003) raconte le séjour du bédéiste en Corée du Nord. L'ASSOCIATION / MÉDAILLON: MIGUEL BUENO



«Je suis du genre ethnologue, à ramasser des petits bouts de pain dans la rue, regarder comment sont faites les poubelles» Guy Delisle

teur de BD. «Je leur ai montré plein de projets refusés qui ont fini dans mes fonds de tiroirs. J'ai appris le dessin animé pour avoir un métier. Que ce soit au Québec il y a vingt ans ou en Suisse aujourd'hui, ça ne me paraît pas une bonne idée de se dire qu'on

s'y rend pour le travail, à une époque où les studios occidentaux délocalisent massivement

la production de dessins animés vers la dictature de Kim Jong-il, les coûts y étant quatre fois plus

bas qu'en Chine. «Je ne sais pas si c'est vrai, mais j'avais entendu qu'à ce moment, le dessin animé

était leur troisième source de devises étrangères, après la drogue et les armes», s'amuse-t-il.

1984 en Corée du Nord...

S'il n'est pas étonné par le récent réchauffement diplomatique amorcé par Kim Jong-un, les espoirs de réunification que son arrivée au pouvoir en 2011 laissaient entrevoir sont balayés depuis longtemps: le bédéiste ne pense plus, comme à la fin de son séjour à Pyongyang, qu'une réunification des deux Corées aura lieu de son vivant. «Quand je suis parti, j'avais un pincement au cœur: c'était un adieu aux gens que j'avais rencontrés, aucun contact ne serait plus possible.»

Même la Birmanie lui a semblé moins fermée. Preuve qu'il ne se doutait pas totalement de là où il mettait les pieds, il avait emporté dans sa valise 1984, le pamphlet anti-totalitaire de George Orwell. «J'avais envie de relire de la science-fiction», explique-t-il en riant. Un choix littéraire qui lui a valu une belle sueur froide lors de fouilles à la frontière.

A moitié ethnologue

Guy Delisle se dit très fier que ses ouvrages soient utilisés dans des classes pour parler du bouddhisme ou du conflit israélo-palestinien: «A mon époque, la BD ne rentrait pas dans les écoles, c'était de la mauvaise lecture.»

Quand on lui parle de son talent pour la vulgarisation de questions géopolitiques pour le moins complexes, il souligne son goût des anecdotes, du quotidien, des situations cocasses: «Je ne me sens pas journaliste. Je suis plutôt du genre ethnologue: à ramasser des petits bouts de pain dans la rue, regarder comment sont faites les poubelles. Après, je ne fais pas la deuxième partie du travail, l'analyse. Je laisse ça aux lecteurs. Et ça me va bien comme ça», lance-t-il malicieusement. I

Dernière publication de Guy Delisle: *S'enfuir, récit d'un otage*, Dargaud, 2016.

Rodolphe Burger, en bonne intelligence

Concert ▶ Le poète rock du Haut-Rhin ne voyage jamais seul. Mardi au festival Voix de fête, les mots de T.S Eliot, Cummings et Büchner l'accompagneront.

C'est une voix précieuse, celle d'un dandy philosophe, élève de Derrida devenu rocker avec Kat Onoma – l'un des rares groupes à avoir fait honneur au rock dans la France des années 1980-90. On l'a croisé dans une multitude de projets: relecture du *Cantique des cantiques*, hommage au poète palestinien Mahmoud Darwich, collaborations avec Alain Bashung, François Hardy, Jeanne Balibar, Erik Truffaz ou James Blood Ulmer. Mais Rodolphe Burger a été plutôt avare en albums solo.

Good n'est que le cinquième. Conçu en résidence avec le multi-instrumentiste et arrangeur vaudois Christophe

Calpini, il suspend en parlé-chanté les mots de T.S Eliot, E.E Cummings, Goethe et Büchner aux textures riches et éthérées d'une rêverie éveillée. Entretien.

Le son de Good est atemporel. Comment l'ancrez-vous dans le présent?

Rodolphe Burger: La rencontre avec Christophe Calpini a été déterminante. Quand je fais un album solo, paradoxalement, ce n'est pas pour être seul. Calpini utilise le studio comme un instrument; il a fabriqué les matrices rythmiques avec Alberto Malo (*batterie, ndr*). Pour ma part, j'ai essayé de coller aux lignes mélodiques. La chanson «Waste Land» est née d'une archive découverte sur internet. On y entend T.S Eliot parler et même chanter, c'est très émouvant. J'ignorais que cela existait et on l'entend dans le morceau.

Ces poètes, ce sont des fantômes, des auteurs de chevet?

Pas du tout de chevet, non. Entendre leur voix leur redonne vie. Il y a un point vertigineux où l'archive n'appartient plus au passé, elle devient carrément chamanique...

Pour un ancien prof de philo, vous vous souciez peu de sémantique. Votre rapport aux mots est plus proche de la réverbération.

C'est vrai, les poètes américains comme Jack Spicer – sur lequel j'ai travaillé – sont moins écrasés par une histoire littéraire. Il y a chez eux une vitalité, une tonicité. Il faut malmenier le français, se défaire de la tradition d'éloquence et d'emphase qu'il charrie. Il faut se «dépayser». Alain Bashung l'a très bien fait sur ses derniers albums par ses

accentuations, sa façon de jouer sur le sens. Il a inventé un parler Bashung.

On retrouve cette approche chez les chanteurs «périphériques», suisses ou flamands, comme Franz Treichler, Arno. Oui, il y a une *excentricité* qui nous rapproche. Franz des Young Gods m'a d'ailleurs rejoint sur scène aux Docks pour chanter «Heroes» de Bowie en version allemande.

Quand on réécoute Kat Onoma, on constate que cela a très bien vieilli.

C'est un objet de fierté, je peux le dire Je n'ai jamais cessé de les jouer. En principe, l'exercice de la reprise tient de la déformation, l'anamorphose. Mais pas avec ces chansons-là. **RODERIC MOUNIR**

Ma 20 mars avec Albin de la Simone et Clara Luciani, Alhambra, Genève. www.voixdefete.com



«Il faut se défaire de l'éloquence et de l'emphase du français.» JULIEN MIGNOT